

# Un matin, après que mon frère soit parti pour l'école,

je restais avec ma grand-mère et ma mère me demanda de surveiller la cuisson de la *haytalyia*, du riz au lait. La marchande de lait avait frappé à notre porte et ma mère lui en acheta plusieurs onces que la marchande versa dans la casserole. C'était un événement très important, car ma mère disait qu'elle ne pouvait acheter du lait que pour certaines occasions et uniquement par nécessité. Je montai à l'étage pour dire bonjour au père Youssef, ensuite au dernier, pour voir de la terrasse les enfants jouer en bas dans le quartier, je les appelai et eux me répondirent, puis je descendis pour voir la cuisson de la *haytalyia*. Le délicieux plat était enfin prêt. Ma mère le versa dans un récipient de métal qu'elle posa dans un coin sur le sol. « Laissons-la refroidir deux heures. Je t'en donnerai un peu à midi, mais nous en garderons pour ce soir quand ton père reviendra du travail, lui aussi comme toi il aime la *haytalyia*. »

Ma mère me recommanda de ne pas faire trop d'allées et venues, d'être « sage » pendant qu'elle irait au marché avec ma grand-mère pour acheter des légumes.

« Si tu sors, ferme bien la porte derrière toi, et ne laisse personne entrer. »

À peine étaient-elles parties, que je me penchai sur le plat blanc et appétissant, j'y mis mon doigt et y goûtai, qu'elle était savoureuse ! Mais elle était encore chaude et ma mère la voulait

froide, « je n'ai qu'à sortir pendant ce temps-là » me suis-je dit. Avant de mettre les pieds dehors : une dernière bouchée.

Dans la rue, devant l'épicerie d'en face, j'ai trouvé un de mes amis à qui je dis :

« Tu sais, ma mère aujourd'hui a fait de la *haytalyia* ! »

En marchant derrière la mosquée on rencontra de nouveau deux autres enfants, mon ami leur dit : « Sa mère a cuisiné de la *haytalyia* ! »

Au détour d'une rue, il y avait beaucoup d'enfants qui jouaient et je leur criais : « Ma mère a fait de la *haytalyia* ! »

L'un d'entre eux me répondit :

« menteur !

– C'est toi le menteur, viens et tu verras ! » rétorquai-je.

Ensuite je me suis tourné vers les autres en leur lançant :

« Allez, venez au *khan* il y a de la *haytalyia*.

– Mais nous avons peur de ta mère, me répondaient les enfants.

– Ma mère est allée au marché avec ma grand-mère », répliquai-je.

Nous sautions et courions en direction de la maison, la porte comme d'habitude était ouverte, je fis entrer mes amis, et nous poussâmes ensemble la grande porte de fer, nous entrâmes tous, nous étions sept ou huit.

Malgré l'obscurité, le plat de riz au lait luisait comme le soleil. Je le mis près de la porte afin d'avoir plus de lumière et j'ordonnai aux enfants :

« Asseyez-vous ! »

Ils s'assirent tous en cercle, par terre, autour du plat et je les apostrophais : « Attendez ! Ne mangez pas avec vos mains, il y a des cuillères ! »

Il y avait, près du réchaud, une assiette dans laquelle se trouvaient des cuillères en bois et en aluminium de tailles différentes, je leur en distribuai une chacun. Quand je me suis rendu compte qu'il n'en restait plus pour moi, ils avaient déjà commencé à manger. Alors je pris vite la louche, me fis une place et mangeai avec mes amis.

Pendant ces instants magnifiques, alors que nous avions presque fini l'assiette, ma mère entra suivie de ma grand-mère, elle cria tellement fort que le *khan* en trembla. Les enfants jetèrent leurs cuillères, ces diables se sont vite sauvés par la porte, et juste avant que ma mère ne m'attrape je m'échappai aussi. Mes amis s'étaient dispersés dans toutes les directions. Je me suis retrouvé seul à courir

jusqu'à arriver à la porte de l'église de la Nativité, essoufflé. C'est à ce moment-là que je pris conscience qu'il ne restait plus rien à manger pour mon père ce soir, lorsqu'il reviendra fatigué du travail, et j'en étais responsable. J'ai alors eu peur de revenir à la maison.

Je n'ai trouvé personne avec qui jouer. Un peu plus loin de la porte de la Nativité, il y avait un homme qui tirait de l'eau d'un puits à la margelle large, avec un sceau en cuir, qu'il versait dans une cuve, trois dromadaires avaient baissé leurs têtes à tel point que leurs énormes lèvres en touchaient le fond, ils avalaient goulûment l'eau, laissant apparaître d'effrayantes dents jaunes. Je m'arrêtai pour observer la courbure de leurs longs cous, l'immensité de leur corps, la hauteur inouïe de leurs pattes aplaties. Je leur tournais autour, sans pour autant m'en approcher.

(...) Après un temps, la peur m'avait délaissé, ou plutôt je l'avais oubliée. Une faim terrible me prit le ventre. Je me suis dirigé vers la maison, mais devant la porte la peur m'est revenue, qu'allait faire de moi ma mère ? Je me suis approché à demi, et j'ai crié :  
« Maman ! Grand-mère ! »

Mon frère est sorti, il était déjà rentré de l'école, il me dit en riant : « Allez entre ! Tu fais manger les gens avec des cuillères et toi tu manges à la louche ! C'est fort ça ! »

Il m'amena à l'intérieur pour que je sois face à ma mère, ses yeux crépitaient de colère. Puis, soudain, la colère s'évanouit, pour laisser place à quelque chose qui ressemblait plus à du rire en me disant : « Petit diable ! Tu distribues notre nourriture aux gens ! Tu te prends pour le fils de Souleyman Jasser. Sois d'abord rassasié, et ensuite nourris les autres... »

Elle s'est tournée vers mon frère en lui disant : « Youssef, prends la casserole et ces deux piastres et cours chez la marchande de lait, s'il lui en reste prend six onces et reviens vite, afin que je cuisine une autre *haytalyia* pour ton père... quant à ton frère... ! Il n'en goûtera pas, prends-le avec toi, je ne veux plus le voir ! »

Le soir ma mère ne mit pourtant pas sa menace à exécution et me lança : « Viens t'asseoir avec ton père et ton frère. Tu veux une cuillère ou la louche te suffira-t-elle ? »

**JABRA IBRAHIM JABRA** est un écrivain et traducteur irakien d'origine palestinienne. Né en 1919 à Bethléem, il grandit à Jérusalem et s'installe à Bagdad dans les années cinquante où il meurt en 1994. Professeur de littérature anglaise, il a publié des études critiques, des romans, des poèmes ainsi que des traductions d'œuvres anglaises en arabe. Le texte ci-dessus est extrait de son autobiographie publiée à Bagdad en 1987. Une version française, *Le Premier Puits*, est sortie chez Albin Michel en 1998.